

	Pouliquen François-Louis : Né le 29-05-1875 à Landivisiau ; 1900, prêtre ; 1901, vicaire à Guimiliau ; 1907, vicaire à Recouvrance ; 1925, recteur de Locmaria-Plouzané ; décédé le 30-11-1931. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1931 p. 850-853 ; 1932 p. 12-13.
--	--

M. Louis Pouliquen, recteur de Loc-Maria-Plouzané, est mort le lundi 30 novembre, à sept heures et demie du soir. Depuis vingt ans, M. Pouliquen, souffrait d'un mal extraordinaire, auquel, jusqu'ici, la Faculté de Médecine n'a pu que donner un nom, le mal de Kincke. Tout à coup, sans raison apparente, la lymphe s'évade de ses vaisseaux ordinaires et s'accumule sous l'épiderme en le soulevant. Quand cette bizarre inondation se fait dans les téguments extérieurs, il n'y a d'autre inconvénient qu'une boursoufflure, réduite bientôt par la continuité de la circulation. Mais que l'évasion de la lymphe se fasse sous la muqueuse du pharynx, la boursoufflure produite menace de fermer les voies respiratoires et il ne faut alors rien moins que la trachéotomie pour empêcher l'étouffement.

Bien des fois, M. Pouliquen avait expérimenté les angoisses de la suffocation, bien des fois il avait cru que son heure dernière était venue et, prêtre de grande foi, il s'était préparé à mourir. Mais la mort a des caprices bizarres ! Ce n'est pas de ce mal étrange qu'est mort M. Pouliquen. Après s'être attendu à la mort violente de la suffocation, il a eu la mort la plus douce qu'on puisse imaginer, surtout quand la foi vient au moment faire entrevoir au-delà de cette mort les espérances du bonheur éternel.

Le vendredi 27 novembre, il avait encore dit la messe. Mais, en rentrant au presbytère, il se plaignit à son vicaire de se sentir extrêmement las et lui demanda de faire le catéchisme à sa place. Vers midi, il se coucha et fit mander le médecin. Le docteur Lucas, arrivé vers trois heures, constatait chez lui 40 degrés de fièvre et pronostiquait une pneumonie double. Pendant trois jours, l'inflammation du parenchyme pulmonaire ne fait que s'accroître et cependant le malade s'étonne que son état soit grave alors qu'il ne souffre pas. Le samedi, il fait appeler son confesseur et déclare qu'il communiera le dimanche s'il peut rester à jeûn, Ces deux soirs du samedi et du dimanche, il veut que la prière en commun se fasse dans sa chambre et qu'elle soit suivie de la lecture de la Vie de Jésus-Christ, le *Buez hor Zal ver Jesus-Krist*, livre breton dont il s'était fait le propagandiste et dont il conseillait la lecture dans chaque famille, Il communie le dimanche et demande à son vicaire s'il pourrait communier le lundi sans rester à jeûn. « Monsieur le Recteur, lui déclare alors le jeune prêtre, M, François Floc'h, vous êtes gravement malade ; ne voudriez-vous pas recevoir le viatique et l'Extrême-Onction ? »

— « Bien, lui répond le recteur, si je suis si malade que tu le dis, donne-moi les derniers sacrements demain, mais invite mes paroissiens à y assister ; je leur dois l'exemple jusqu'au bout. »

M. Floc'h avertit rapidement les familles du bourg et, le lendemain, lundi, après la messe, quand la cloche tinte pour annoncer la sortie du bon Dieu, c'est toute une procession qui suit le vicaire dans la chambre du recteur. Celui-ci récite lui-même le Confiteor avant la Communion, lui-même il répond ensuite aux prières de l'Extrême-Onction et aux invocations pour l'application de l'indulgence de la

bonne Mort. Quand la cérémonie est terminée, le recteur s'adresse à ses paroissiens : « Je pratique et je crois, mes chers paroissiens, vous le voyez, tout ce que je vous ai enseigné. Oui. Restez chrétiens et c'est pour que vous soyez chrétiens que j'ai tant travaillé pour les écoles libres ; j'ai tant aimé la jeunesse ! » Et à chacun des assistants il serre la main eu lui disant : « Kenavo d'ar baradoz ! au revoir au paradis ! » Tous pleuraient, lui seul souriait.

C'est le dernier jour pour lui ici-bas que le lundi et cependant, il se sent moins las que la veille. Mais les extrémités commencent à se refroidir. Sa mère, ses frères et sœurs, appelés entourent sa couche ; à tous il parle avec sa lucidité ordinaire, avec un calme étrange. Dès le matin il s'est mis en face de la mort, sans trouble, sans peur, sans regret. Il n'a exprimé qu'un désir : je voudrais souffrir. M. le Recteur de Plougonvelin, vers onze heures, vint lui rendre visite. Le vénéré pasteur venait de perdre sa mère, morte nonagénaire. M. Le Recteur, lui dit M. Pouliquen, je vais voir votre mère ! Le médecin arrive, et, comme il déclare que l'état du malade empire au lieu de s'améliorer, qu'il peut trépasser le jour même, M. Pouliquen appelle son vicaire et prend avec lui les plus minutieuses dispositions pour ses obsèques ; il désigne deux de ses meilleurs paroissiens pour l'ensevelir ; il demande que l'avis de son convoi ne paraisse pas dans un journal antireligieux de la région, et fixe les conditions de son enterrement ; l'argent qu'il possède, il le lègue aux écoles libres de sa paroisse.

A son confesseur il demande humblement s'il pouvait s'adresser à Michel Le Nobletz pour obtenir sa guérison. « Ce miracle disait-il, entraînerait la canonisation du missionnaire breton. » Quelqu'un dit alors au malade : « Non allons donc prier Michel Le Noble z et le

P. Maunoir ». Il le reprit aussitôt : « Non, non, j'ai bien spécifié, il faut invoquer le seul Michel Le Nobletz - il est assez puissant ! – si on priait les deux, ça ferait des histoires ; on ne saurait à qui attribuer le miracle ».

Vers une heure, il fait le sacrifice de sa vie « pour les jeunes gens de sa paroisse » et il demande qu'on récite le chapelet, il répond aux Ave et quand la prière est achevée, il se met autour du cou le chapelet sur lequel il avait suivi les prières. Je ne souffre pas, dit-il à ce moment, à son frère, le chirurgien, mais ne souffrirai-je pas davantage tout à l'heure quand je mourrai, car la suffocation viendra. » « Mais non, répond le frère ». A plusieurs reprises il demande des explications pour reconnaître les signes avant-coureurs du moment imprévu et taquine les deux médecins qui sont près de lui et avouent leur impuissance. Mais vers trois heures, les yeux commencent à se troubler chez lui, au point qu'il réclame ses lunettes pour distinguer ceux qui l'entourent. Bientôt la langue elle-même se paralyse ; il parle encore et est tout étonné qu'on ne le comprenne pas.

Vers les sept heures et demie, la main droite dans les mains de son vicaire dont il n'a pas voulu depuis le chapelet se séparer, il est pris d'un petit hoquet et dans un dernier soupir, tout doucement, il meurt.

Jamais Loc-Maria ne vit à l'enterrement de ses pasteurs l'affluence qui se pressa dans son bourg, le mercredi matin 2 décembre. La famille Pouliquen jouit dans tout le pays d'une telle considération, et puis n'a-t-elle pas donné le tiers de ses enfants à l'Eglise ? Sur 12 enfants, trois ont reçu le sacerdoce et une fille s'est faite religieuse. Pendant le service religieux à Loc-Maria, 102 autos encombraient du bourg et les routes avoisinantes. Pas moins de 40 médecins venaient affirmer, par leur présence, leur sympathie pour une famille qui a de si célèbres et dignes représentants dans leur corporation. Le clergé ne pouvait manquer non plus : à Loc-Maria, il y avait 75 prêtres en habits de chœur, à Landivisiau, 82 ; il y avait treize chanoines à Loc-Maria, treize également à Landivisiau. A Loc-Maria, la levée du corps fut faite par M. le Curé de Saint-Renan, la messe chantée par M. le Recteur de Plouzané, et l'absoute donnée par M. le Curé de Recouvrance. A Landivisiau, la levée du corps fut

faite par M. le Curé de la paroisse, et M. le doyen du Chapitre, le chanoine Quéinnec, fit la conduite au cimetière.

Locmaria pouvait réellement pleurer son recteur. Deux grands soucis prédominaient chez celui-ci, le souci de la maison de Dieu et le souci de la jeunesse de sa paroisse. Il a voulu orner son église ; il l'a dotée de deux vitraux représentant des scènes de la vie de saint Séné ; il venait d'en commander quatre autres, représentant des scènes de la vie de saint Herbot et saint Eloi. Il avait restauré la vieille fontaine dite d'Intronn Varia, et l'avait ornée des vieilles statues de saints, errant ici et là. Il avait surtout le souci de l'école chrétienne pour les enfants de sa paroisse ; c'est à ces écoles qu'il a laissé l'argent qu'il possédait, et, de son vivant, il se serait mis sur la paille pour elles, comprenant avec raison, que l'œuvre des œuvres est celle qui consiste à faire connaître Notre Seigneur. Et puis, n'espérait-il pas faire fleurir des vocations sacerdotales sur un terrain si bon ? Depuis 25 ans, la paroisse de Loc-Maria n'avait pas fourni de prêtre. M. Pouliquen réussit à faire entrer 5 enfants au Petit Séminaire de Pont-Croix et, on octobre dernier, il fut particulièrement heureux de voir l'un d'eux revêtir la soutane et entrer au Grand Séminaire.

C'est en 1925 que M. Pouliquen avait été nommé recteur de Loc-Maria. Il avait été auparavant, et pendant 18 ans, vicaire à Recouvrance. Pendant quatre ans, il fut chargé du Patronage des garçons, puis il devint le directeur du Patronage des filles. Une délégation de cent personnes de Recouvrance assistait à ses obsèques, à Loc-Maria ; un auto-camion en conduisit cinquante à Landivisiau. C'est dire que son souvenir avait survécu à six ans d'absence. En 1914, la guerre l'arrache pour quatre ans à Recouvrance, mais il ne se désintéresse pas pour cela de son œuvre, et sa correspondance avec le Patronage des filles, pendant la guerre, mériterait plus que la mention écourtée donnée ici. Brancardier, pendant quatre ans, il n'a pas quitté la ligne de feu, menant souvent de front avec son office de brancardier la fonction d'aumônier officieux du régiment. Aux jours du premier de l'an et de sa fête, il reçoit les vœux de ses patronnées et, en réponse, leur écrit des lettres de 8 pages : « Mes chères enfants, leur écrit-il en janvier 1915, j'ai su que les communions diminuaient en nombre, parmi vous, surtout le premier vendredi du mois. Cela m'a attristé. Je sais que vous n'avez pas, depuis la guerre, les mêmes facilités pour vous confesser. Mais ce n'est pas une excuse suffisante. Il faut qu'au Patronage on aime ardemment Notre Seigneur, qu'on Lui reste bien unie. C'est une question de vie et de mort pour notre Œuvre. S'il n'est plus parmi vous, dans vos cœurs, ce sera bientôt le froid de la mort, la discorde dans l'œuvre ». Il leur raconte la messe de minuit dans les tranchées, la communion des soldats, leurs chants. Son régiment, dit-il en juillet 1915, est formé de vieux vendéens qui ne sont plus assez agiles pour emporter une tranchée à la « fourchette ». Leur rôle est de garder les tranchées, de tenir sous les obus. Ce sont des moments terribles à passer. « Je connais, écrit-il, un régiment de bretons qui a été si maltraité dans sa tranchée que, n'y tenant plus, il a supplié les officiers de les laisser attaquer. Tous préférèrent mourir en combattant que de rester dans les tranchées se faire écraser par les « marmites ».

C'est en 1907 que M. Pouliquen avait été nommé vicaire à Recouvrance ; il était auparavant vicaire à Guimiliau.

Né le 27 mai 1875, à Kerhuella, en Landivisiau, M. Pouliquen après de bonnes études primaires chez les Frères de Landivisiau, avait été mis au collège de Saint-Pol de Léon. Il fut un des « as » de son cours, le rival des Edmond Duval, des Jean-Marie Abgrall, des Jules Gales, et passa brillamment son baccalauréat.

Il fut ordonné prêtre en 1900 ; et, comme à cette époque, les jeunes prêtres devaient attendre des mois et même des années avant d'être placés, il voulut profiter de ce loisir pour parfaire son instruction, et il suivit pendant un an les cours à l'Institut Catholique de Paris.

C'est là qu'il prit ce goût des choses de l'esprit qui rendait sa conversation si agréable, si séduisante. Que ce soit philosophie, théologie, spiritualité, lettres ou sciences, il était au courant de toutes les questions et c'est en homme averti qu'il parlait des questions les plus actuelles, et avec cette pointe d'ironie si charmante chez lui. Il n'aimait ni le luxe ni la parade ; son jardin et sa bibliothèque étaient ses seules passions. Il n'avait pas l'éloquence physique qui flatte les tympanes, mais il avait l'éloquence didactique qui éclaire et convainc. Jamais il ne parlait sans écrire son discours ou son sermon, et il avait un souci toujours, en relisant son œuvre, celui de ne froisser personne. S'il ne fut pas un orateur, il fut un conférencier très goûté, très recherché de ses confrères. Il fut surtout une magnifique âme sacerdotale, très éprise de l'importance de son ministère. Son vicaire, à ses derniers moments, voulant l'encourager, lui disait : « Un bon et saint prêtre, comme vous, peut envisager la mort sans crainte. » « Allons, mon ami, lui dit-il doucement, ne me canonisez pas. » Je ne le canoniserai pas non plus, n'en ayant ni le droit ni le pouvoir, mais, sûr d'être l'interprète de mes confrères et d'exprimer le sentiment de ses paroissiens, je puis dire que c'était un bon et saint prêtre, et que sa mort prématurée est une réelle perte pour le diocèse. Chanoine SALUDEN.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 25/12/1931 p. 850-853.

